

Certes, il s'entend bien que dans le monde contemporain il existe effectivement des criminels réels, qui ont pu prétendre commettre leurs forfaits au nom de Satan ou d'une quelconque inspiration maléfique (le cas de la « famille » Charles Manson qui frappa les esprits à la fin des années 60) : cela n'implique pas que le satanisme — qui n'est que le miroir de certaines terreurs, d'abord victoriennes — soit un mouvement structuré dont les adeptes comploteraient contre la société et ses valeurs. De même, les abus sexuels ne sont pas seulement une catégorie forgée par l'imaginaire. Cependant, les motivations des travailleurs sociaux, des médecins, des hommes ou des femmes d'églises, qui ont construit le SRA, tissent des liens avec cet ancien rapport au monstrueux défini par le christianisme, qui parcourt l'imaginaire occidental, aujourd'hui réévalué par les mouvements évangélistes, et focalisé dans ce cas sur l'inceste et les abus sexuels interfamiliaux. Le discours qu'ils produisent, induisant l'idée d'une présence envahissante du « mal » dans la société, est bâti dans ce processus intellectuel qui prône la destruction d'une horreur que l'on contribue à inventer et par là même à réifier.

YOURI VOLOKHINE

Ancient Israel : what do we know and how do we know it ?, L. L. GRABBE, London : T & T Clark International, 2007.

En voyant sortir de presse un ouvrage intitulé *Ancient Israel*, on pourrait craindre qu'il s'agisse d'une histoire d'Israël de plus qui vienne durcir le « débat » suffisamment tendu, voire nauséabond, entre les tenants d'une approche historique dite *maximaliste* pour lesquels, jusqu'à preuve archéologique irréfutable du contraire, la Bible dit vrai et les *minimalistes* pour lesquels cette dernière ne doit être prise en considération que lorsqu'elle est corroborées par l'archéologie.

Or, il n'en est rien puisque Lester L. Grabbe, professeur de *Hebrew Bible and Early Judaism* à l'Université de Hull (GB), propose un ouvrage très utile qui, comme le suggère son sous-titre « Israël ancien : qu'en sait-on et comment le sait-on ? », vise avant tout à préciser les méthodes qu'il s'agit d'appliquer et les sources dont nous disposons pour aborder l'histoire d'Israël sur des bases scientifiques. La lecture de l'ouvrage conduit inmanquablement à comprendre que la distinction entre *minimaliste* et *maximaliste* n'a guère de sens pour l'historien. Celui-ci se doit en effet de fonder son argumentation non pas sur des présupposés idéologiques concernant la validité ou non des textes mais sur une critique sérieuse de toutes les sources disponibles, qu'elles soient de nature archéologique, épigraphique aussi bien que biblique.

Le premier chapitre de l'ouvrage traite des difficiles questions méthodologiques que pose l'élaboration d'une histoire de l'ancien Israël.

Grabbe se montre d'emblée prudent sur la possibilité de reconstituer la société israélite ancienne sur la base de modèles sociologiques. En effet, les modèles théoriques utilisés ont le plus souvent été élaborés pour des sociétés très différentes de l'ancien Israël et les textes bibliques ne constituent pas des rapports d'observations anthropo-sociologiques. Par contre, il insiste sur l'importance d'étudier l'histoire d'Israël en étant attentif aux évolutions de longue durée liées au climat, à l'environnement ou aux changements sociopolitiques majeurs (émergences d'empires etc.) qui marquent l'histoire plus profondément que les événements ponctuels.

Grabbe rappelle que les données archéologiques sont essentielles à la compréhension de l'ancien Israël puisque ces sources primaires, émanant directement de la période historique étudiée, offrent une variété d'informations sur la culture matérielle, l'architecture, les destructions ou la démographie de la région. L'archéologie israélite a fait d'énormes progrès durant les quarante dernières années. Elle a développé de nouvelles méthodes et s'est éloignée d'une approche visant seulement à vérifier la validité des textes bibliques (on parlait d'archéologie biblique) pour devenir une science indépendante. Cependant, Grabbe rappelle que les données factuelles, tout comme celles des textes, sont sujettes à interprétation et doivent être analysées de manière critique avant d'en tirer des conclusions historiques. Il ajoute que la recherche même de ces données n'est pas exempte de difficultés et de possibles falsifications. L'archéologue collecte des informations et en propose une interprétation mais détruit irrémédiablement ce qu'il a fouillé. Or, la stratigraphie publiée est parfois discutable. Ainsi, dans une étude ultérieure des carnets de fouilles de Samarie, R. Tappy a montré qu'ils s'accordent mal avec ce qui a finalement été publié. En outre, si pour la plupart des sites archéologiques de la Judée et de la Samarie, la datation des strates est le plus souvent consensuelle, ce n'est pas le cas de celles qui relèvent des XI^e, X^e et IX^e siècle avant notre ère (Fer I et IIa). En effet, I. Finkelstein et d'autres archéologues israéliens défendent une chronologie basse (*Low Chronology* = LC) qui, *grosso modo*, conduit à dater les strates classiquement attribuées à la monarchie unifiée salomonienne (début X^e s.) un siècle plus tard. La LC révisé la chronologie stratigraphique sur la base d'arguments historiques — il s'agit notamment de savoir si la campagne de Sheshonq (925 ?) en Palestine a conduit à d'importantes destructions —, architecturaux et liés à la datation de la céramique. Grabbe signale que le Carbone 14 ne permet pas (encore) de trancher ces difficiles questions, l'analyse du style de la céramique restant de fait un outil incontournable pour dater une strate archéologique et la synchroniser avec les strates des sites voisins.

Quoi qu'il en soit, la LC dépouille Salomon de ses grandes constructions et les attribue à la période du développement ultérieur du royaume du nord notamment sous les Omrides. Finalement, les *survey* — ces campagnes de collectes de fragments de céramiques sur de vastes régions permettant d'en préciser l'occupation et la démographie — présentent également des incertitudes méthodologiques. La céramique ne constitue pas un critère de datation très précis des périodes d'occupations et ne permet guère de connaître la surface du site effectivement occupée, surface sur laquelle se basent les calculs démographiques.

La problématique de l'ethnicité joue un rôle considérable dans le débat actuel sur l'histoire d'Israël. On peut, en effet, se demander si Israël peut être défini comme une ethnie différente des « cananéens », si Juda en fait partie et dans quelle mesure l'identité tribale y joue un rôle. Or Grabbe rappelle fort justement que définir ce qu'est une ethnie n'est pas simple. C'est généralement au sein d'un groupe par distinction d'avec ses voisins que l'ethnie se définit sans que des différences culturelles ou biologiques significatives soient nécessairement présentes.

Grabbe assume pleinement le fait que le texte biblique constitue une source secondaire dans la mesure où il a été rédigé bien après les événements relatés. Même s'il ne présente pas d'analyse textuelle détaillée, il rappelle que le débat exégétique sur la diachronie des textes bibliques aboutit à situer les principales rédactions bibliques à des périodes tardives de l'histoire d'Israël, entre la deuxième partie du VII^e siècle et le II^e siècle av. J.-C. Pour Grabbe, si la confiance trop grande qu'accordent les approches maximalistes voire néo-fondamentalistes au texte biblique n'a pas sa place en « histoire », contrairement à ce que serait une position radicalement minimaliste il n'écarte pas purement et simplement la Bible du débat historique. Par exemple, l'assez bonne concordance entre les récits bibliques des livres des Rois et les données extra-bibliques quant aux événements politiques qui se sont déroulés de l'époque du royaume du nord (900-720) à la fin du royaume du Sud (587) indique que le texte biblique a pu préserver des fragments de récits ou d'annales proches des événements relatés.

Après un rappel des évolutions majeures de la science historique en général et de la recherche sur l'histoire d'Israël au cours des cinquante dernières années, Grabbe conclut son premier chapitre en définissant six grands principes qu'il cherche à appliquer :

1. Toutes les sources potentielles doivent être prises en compte et évaluées de manière critique.
2. La préférence doit être donnée aux sources primaires.
3. La longue durée doit toujours être gardée à l'esprit.

4. Chaque épisode ou événement doit d'abord être évalué pour lui-même.
5. Toute reconstruction historique doit être considérée comme provisoire.
6. Toute reconstruction doit être argumentée historiquement hors de toute position de principe ou d'argument *ad personam*.

Les chapitres 2 à 5 abordent successivement les périodes allant du début du II^e millénaire à 539 av. J.-C. Chaque chapitre est organisé selon un schéma similaire.

Une première partie présente les principales sources disponibles. L'auteur rend compte de manière impressionnante du dossier archéologique, présente les sources épigraphiques proche-orientales et leurs enjeux ainsi que le débat lié à l'interprétation et à la rédaction des textes bibliques concernés. Dans un deuxième temps, Grabbe analyse les questions historiques classiquement débattues parmi lesquelles on trouve, entre autres, l'historicité des Patriarches, l'exode d'Israël, l'installation en terre promise ou la monarchie unifiée. Il le fait de manière relativement neutre, expliquant comment les questions se posent, présentant les différentes positions défendues et s'octroyant le droit à la prudence en évitant de prendre systématiquement position. Finalement, une synthèse rappelle ce que l'on sait de la période concernée.

L'analyse de la période allant de 2000 à 1300 (Bronze moyen et récent) ne fait partie, selon Grabbe, que des prolégomènes à l'étude de l'histoire d'Israël. En effet, pour l'historien cette lointaine époque ne fait pas encore partie, à proprement parler, du champ de l'histoire d'Israël. Bien que les données archéologiques et les textes retrouvés à El-Amarna (XIV^e s.) livrent de nombreuses indications sur l'organisation politique, les conflits et les cités-états de la région levantine, « Israël » n'apparaît encore sur aucune source fiable. Grabbe souligne d'ailleurs, à la suite de la plupart des historiens contemporains, que les ancêtres patriarcaux d'Israël (Abraham, Isaaq et Jacob), rattachés par le texte biblique à cette période, ne peuvent pas être considérés comme des personnages historiques. Leur existence n'est nullement corroborée par les données archéologiques et les récits bibliques qui en parlent, remplis d'anachronismes, émanant de périodes plus tardives de quasiment un millénaire.

La période allant de 1300 à 900 (Bronze tardif à Fer IIa) est traitée dans un long chapitre sous-titré « de l'installation à l'état ». Les questions abordées dans ce chapitre sont certainement celles qui aujourd'hui sont les plus débattues. Il convient de rappeler que c'est durant cette période qu'apparaissent les premières traces et mentions d'Israël. Dans la stèle du pharaon Merneptah (datée d'environ 1207) figure une entité nommée « Israël ». De plus, le développement dans les montagnes cisjordanien à la fin du Bronze récent et au début de l'âge du Fer de nombreux peuplements

associés à différentes innovations (culture en terrasse, citerne, maison de type israélite, jarres colorées) a souvent été perçu comme le signe de l'apparition de populations israélites. Finalement, un royaume du nom d'Israël émerge dans le nord de la région à la fin de cette période.

Expliquer l'origine d'Israël par l'exode hors d'Égypte d'un groupe de sémites est historiquement presque aussi problématique que d'identifier l'existence de Patriarches à l'époque du Bronze. En effet, Grabbe rappelle que, sur ce point aussi, l'archéologie est muette et les textes bibliques tardifs. Dès lors, l'installation de populations « israélites » dans les montagnes du centre de la Cisjordanie durant Fer I requiert une autre explication. Sur ce point, le débat est à la fois biblique, sociologique et archéologique. La Bible elle-même semble hésiter entre une conquête militaire d'un peuple venant de Transjordanie, modèle présenté par le livre de Josué et longtemps défendu par l'archéologue W. F. Albright, et une infiltration plus progressive que semble supposer le livre des Juges et l'école d'A. Alt. Si le modèle de la conquête est largement abandonné aujourd'hui, celui de l'infiltration de populations a encore récemment été défendu par I. Finkelstein sur la base des traces archéologiques suggérant une colonisation progressive de la Cisjordanie d'est en ouest. Par ailleurs, une origine intra-cananéenne d'Israël a été défendue par N. K. Gottwald et G. Mendenhall qui, se basant sur un modèle sociopolitique, expliquent la colonisation des montagnes de Cisjordanie par des révoltes de populations paysannes face aux cités des plaines. Finalement, chez des auteurs comme N. Na'aman, ce sont les bouleversements globaux de la fin du Bronze récent (avec notamment l'apparition des peuples de la mer) qui ont conduit, par toute une série de mouvements de populations en Palestine, à la colonisation des montagnes. Quoi qu'il en soit, Grabbe signale finalement que l'identité « israélite » de ces populations montagnardes n'est pas aisée à démontrer notamment à cause de la fluidité tant de l'ethnicité que de la notion de tribu israélite.

L'émergence d'une monarchie israélite unifiée au début de Fer II (X^e s.) est aujourd'hui fort discutée. La question de la *chronologie basse* (cf. ci-dessus) joue un rôle considérable dans ce débat. Grabbe signale, à la suite de Finkelstein, que les données archéologiques rendent peu vraisemblable l'existence, à cette période, d'une monarchie unifiée forte dominant depuis Juda la plus grande partie de la Palestine. La Judée est alors une région marginale et Jérusalem ne présente pas les caractéristiques d'une grande capitale que présuppose la présentation biblique du royaume salomonien. Il n'en demeure pas moins que l'historicité des rois fondateurs décrit par le texte biblique (Saül, David et Salomon) n'est que très rarement fondamentalement contestée par les historiens d'Israël. Cependant, pour cadrer avec les données archéologiques, ces personnages ne sont pas comparés à des rois à la tête d'un état

mais plutôt à des chefs locaux ayant quelque peu développé leur domination sur leurs voisins. Dans ce cadre, les récits bibliques sont tenus pour relativement fiables puisque, dépouillés des embellissements tardifs, les figures qu'on y décrit correspondent bien à celles de chefs locaux. Non sans humour, Grabbe compare, pages 121-122, la représentation du roi David par Finkelstein — un historien réputé plutôt *minimaliste* — avec celle de A. Mazar plutôt *maximaliste*, et invite à constater que leurs analyses ne diffèrent pas aussi fondamentalement qu'on pourrait s'y attendre ; et Grabbe de conclure que, s'il y a eu une monarchie unifiée, elle ne fut certainement pas comme la Bible la décrit.

Le chapitre sur la période allant de 900 à 720 (développement et chute du royaume du nord, Fer IIb) met en évidence le développement d'un véritable état « israélite » dans le nord, alors que Juda n'est encore qu'une chefferie vassale. Le royaume du nord va être impliqué dans les conflits majeurs qui ont frappé le Levant durant cette période. Il devra faire face aux campagnes néo-assyriennes et entretiendra une relation d'alliance puis de conflit avec le royaume de Damas. À partir de cette période, les événements politiques et militaires qui sont décrits dans le livre des Rois sont en grande partie corroborés par les données archéologiques et épigraphiques, ce qui suppose que les rédacteurs bibliques ont disposé de sources proches des événements.

Grabbe profite de ce chapitre pour insérer une section traitant la question de la religion de l'ancien Israël et du développement en son sein d'une forme de monothéisme. Il souligne que la religion des royaumes israélites fut polythéiste durant la plus grande partie de leur histoire. Si Yahwéh était considéré comme le dieu national d'Israël il ne disposait pas d'une vénération exclusive. Il était représenté à la tête d'une cour et était accompagné d'une consœur, Ashéra. Le panthéon du royaume israélite ainsi que la religion populaire qui s'y exprimait étaient, à bien des égards, semblables à ceux d'autres civilisations sémitiques anciennes comme celle d'Ougarit.

Grabbe cherche ensuite à comprendre l'émergence, dans l'ancien Israël, de la pensée monothéiste dont témoigne plusieurs textes bibliques (notamment les ch. 40-55 d'Ésaïe) et peut-être aussi la disparition dans la glyptique du VI^e siècle de certaines représentations non yahwhistes. Grabbe semble privilégier une explication liée à des facteurs intra-israélites (notamment la réforme de Josias), alors qu'une influence perse à une période ultérieure pourrait aussi être invoquée.

La dernière partie de l'ouvrage est consacrée à Fer IIc (720-539 : apogée et déclin de Juda), une époque marquée par la domination assyrienne puis babylonienne. Comme pour la période antérieure, une assez bonne concordance entre les textes bibliques et les données épigraphiques extra-bibliques caractérise Fer IIc.

L'*Ancient Israel* de Grabbe est un livre tout à fait remarquable. Il précise avec sérieux et clarté la méthodologie qu'il s'agit d'appliquer en histoire d'Israël. L'auteur se positionne, à juste titre, comme un historien attaché à une analyse aussi neutre que possible des sources dont il dispose. La préférence donnée aux sources primaires ne l'empêche pas de considérer que, dans certains cas, les sources secondaires — en particulier la Bible — peuvent être pertinentes.

Dans les chapitres consacrés aux différentes périodes de l'histoire ancienne, le lecteur ne pourra qu'être frappé par le caractère encyclopédique de la présentation des données et de leur analyse. On peine à trouver un dossier qui n'aurait pas été abordé par l'auteur ou un cas où son excellente connaissance de l'état récent de la recherche serait prise en défaut. Le tout est finalement appuyé par une bibliographie monumentale de près de soixante pages. Cet ouvrage constitue donc une mine de renseignements particulièrement précieuse pour toute personne intéressée à l'étude sérieuse de l'histoire d'Israël.

JEAN-DANIEL MACCHI

Religion, Empire, and Torture. The Case of Achaemenian Persia, with a Postscript on Abu Gbraib,
B. LINCOLN, Chicago – London : The University of Chicago Press, 2007.

Dans un essai court, d'une érudition percutante, Bruce Lincoln interroge le rapport qui unit « discours religieux » et « ambitions impérialistes ». Loin d'être apolitique, le propos du fameux professeur d'histoire des religions de l'Université de Chicago vise à éclairer une problématique des plus actuelles, celle d'une idéologie tirant ses sources de la Bible et des anciens, qui sous-tend la politique étrangère de Georges W. Bush à la tête d'un « Empire » comparable, sous bien des angles, à celui de la Perse achéménide (~ 550-330 avant n.è.), fondé par Cyrus. L'exemple perse nous ramène à la puissance hégémonique la plus importante du monde antique (avant l'avènement de l'Empire romain). L'« ambition impérialiste » des Perses, leur constante politique d'expansion territoriale (de l'Hindou-Kouch à la Méditerranée, Égypte et Asie Mineure incluses), est également soutenue, comme le montre Lincoln, par un discours de type religieux. S'appuyant sur les recherches de Marijan Molé et (plus récentes) de Clarisse Herrenschildt, Lincoln nous apprend que « la Perse achéménide s'est perçue elle-même comme un instrument choisi par Dieu dans le but de sauver le monde et, par ce biais, comme le bienfaiteur suprême des peuples qu'elle conquerrait ». Une telle analyse, poursuit-il, « suggère des comparaisons avec des données contemporaines » (p. xv, notre traduction).